



PARIZAN

Bulletin du Dōjō Zen de Paris
fondé par maître Taisen Deshimaru

ESPRIT DE BOUDDHA ET ÉTATS MENTAUX

DANS L'ENSEIGNEMENT d'Ōbaku, on trouve quelques aphorismes qui touchent à des points essentiels de notre pratique. Tel celui-ci que je vais brièvement commenter : « L'esprit clair et pur est semblable à l'espace vide car en aucun point, il n'a de forme particulière. Susciter par le processus de la pensée un état d'esprit particulier, c'est dévier de l'essence en s'attachant aux caractères particuliers. »

À travers ces quelques mots, Ōbaku définit ce qu'est et ce que n'est pas l'esprit de bouddha. Ce qu'il n'est pas, c'est un état mental particulier suscité par le pouvoir de la pensée ou de l'imagination. Par exemple, ce n'est pas visualiser la forme d'un bouddha ou d'une montagne pour se mettre ainsi dans un état mental particulier. Dans le même ordre d'idée, maître Deshimaru disait parfois : « *Zazen is not a special condition of mind* » (zazen n'est pas une condition spéciale de l'esprit). Les états mentaux reposent sur des formes particulières, qu'il s'agisse d'une pensée, image, sensation ou émotion, et sont de ce fait conditionnés. Ce n'est pas le cas de l'esprit de bouddha qui, « semblable à l'espace vide », est au-delà de toutes les formes et de ce fait inconditionné.

Autre différence : un état mental particulier apparaît, se manifeste et disparaît. Ce n'est pas le cas de l'esprit de bouddha qui, dit Ōbaku, « n'est jamais venu à l'existence parce qu'il n'a jamais cessé d'exister ». À l'heure de notre mort, il ne disparaît pas et au moment de notre naissance, il n'apparaît pas. C'est bien pourquoi le réaliser, c'est trancher la question de la vie-mort. Pour prendre une image, on pourrait le comparer au soleil, toujours présent bien que nous n'ayons pas toujours les

conditions satisfaisantes pour le percevoir : des nuages peuvent s'interposer, la terre en tournant sur elle-même nous le rend régulièrement invisible... Il en va de même en ce qui concerne l'esprit de bouddha : bien qu'omniprésent, des conditions particulières telles que l'identification aux pensées ou émotions nous le masquent régulièrement.

Une dernière précision : zazen ne produit pas l'esprit de bouddha, puisque celui-ci « n'est jamais venu à l'existence et n'a jamais cessé d'exister », mais il nous le rend manifeste tel le vent qui, en chassant les nuages, dévoile la présence et la lumineuse clarté du soleil.

G. P.

ÉDITORIAL

☞ *Parizan* nous propose de remonter aux origines de l'école Rinzai. Disciple et successeur de Hyakujō, Ōbaku, mort en 850, occupe dans l'histoire du *chan* une position centrale ; selon Jacques Brosse, « il conduisit l'école à une maturité qui lui permit de devenir la branche la plus influente et la plus respectée de tout le bouddhisme chinois ». Ses contemporains le décrivent comme un homme de très haute taille, portant « au milieu du front une protubérance pareille à une perle. Sa voix était chaleureuse et son timbre clair, son humeur à la fois vive et sereine »...

Bonne lecture, en compagnie de ce maître haut en couleur mais à l'esprit éminemment subtil !

J.-P. R.



RYŪ, LE DRAGON
Calligraphie de maître Kōdō Sawaki



CELUI QUI TRANCHE LES COMPLICATIONS

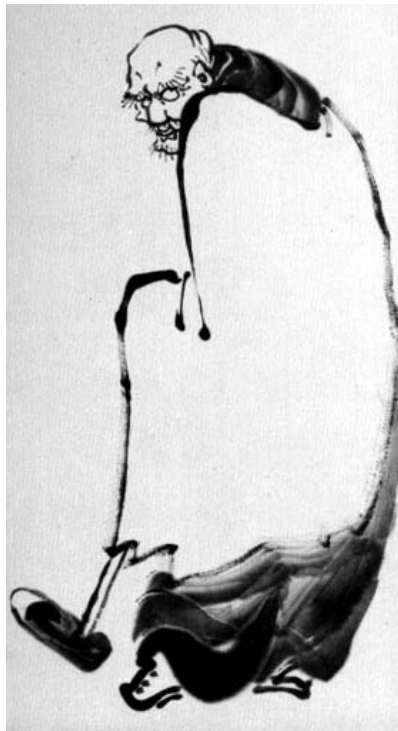
ŌBAKU A LAISSÉ dans l'histoire du zen le souvenir d'un colosse à la voix retentissante, au caractère franc et à l'esprit subtil. Ses façons abruptes (il distribuait les gifles à tour de bras) ont été imitées jusqu'à l'excès par ses successeurs de la lignée rinzai, et pourtant les maîtres de toutes les écoles du zen l'on toujours tenu en haute estime.

Il vécut et enseigna pendant les grandes persécutions du bouddhisme, dont le *chan* souffrit moins que les autres écoles, grâce à son isolement, à sa pauvreté et à son indépendance financière (le travail manuel des moines avait été introduit à la génération précédente par Hyakujō).

La véhémence, pour ne pas dire la férocité d'Ōbaku n'a pas échappé à son maître, Hyakujō, qui semblait la tenir en haute estime, même quand il lui arrivait d'en faire personnellement les frais. Un jour qu'Ōbaku, questionné sur son emploi du temps, lui dit qu'il était allé ramasser des champignons, Hyakujō lui demanda s'il avait vu un tigre. Flairant immédiatement la provocation au combat dharmique, Ōbaku poussa un feulement retentissant. Hyakujō brandit une hache comme pour en frapper l'animal, mais le disciple plongea sous le coup, agrippa le maître et lui asséna un coup de poing. Hyakujō éclata de rire et, le soir même, annonça à l'assemblée des moines : « Il y a un tigre sur le mont Taiyu. Prenez garde à lui, ce matin il m'a mordu. » En prononçant ces paroles, il venait de désigner son successeur dans le dharma.

Entré dans la lignée de la transmission en frappant son prédécesseur, Ōbaku a gardé la main leste jusqu'au bout et son successeur n'a pas été davantage épargné. Rinzai étudiait auprès d'Ōbaku depuis trois ans sans éprouver le besoin de lui poser la moindre question. Un jour, le *shusso* (responsable du dojo) lui conseilla d'aller trouver le maître et de l'interroger sur le zen. « Que lui demanderai-je ? » voulut savoir Rinzai. « Demande-lui quelle est l'essence du bouddhisme. » Rinzai obtempéra et reçut pour toute réponse une volée de coups de poing. La

scène se répéta à trois reprises, jusqu'à ce que le disciple, dégoûté, décide d'aller suivre les enseignements d'un autre maître. Il se rendit chez Taigu et lui raconta son histoire. La réaction de Taigu fut de lui dire qu'Ōbaku avait été une véritable grand-mère pour lui. Rinzai, illuminé par cette parole, s'exclama : « Maintenant je comprends qu'il n'y a pas grand-chose dans le zen d'Ōbaku ! » Taigu le saisit au collet et le somma de s'expliquer. Rinzai le frappa. Taigu le lâcha et lui dit : « Retourne chez Ōbaku. »



RINZAI par Genro Suio (1717-1789)

Rinzai s'exécuta et, pour faire bonne mesure, il alla immédiatement gifler le maître, qui éclata de rire : il avait enfin trouvé un successeur digne de lui.

Mais ce personnage haut en couleur était aussi un maître à l'esprit très subtil, qui disait à ses disciples que, dans tout l'Empire, il n'existait pas un seul maître du *chan*, entendant par là que le zen ne peut pas s'enseigner par les mots, qu'on ne peut y accéder que par l'intuition et le silence intérieur. Ses ultimes recommandations à ses disciples commencent d'ailleurs par ces mots : « Je n'ai rien à offrir. »

L. B.

(Pèlerinage chez les maîtres éminents, Sully, 1999)

SOUVENT ON ENTEND des gens se plaindre. À cause de ma famille, de mes enfants, je ne peux pas faire zazen... de mon travail, mes responsabilités... je n'ai pas le temps, ou pas d'argent...

Beaucoup de chaînes nous empêchent de bouger librement, nous retiennent prisonniers.

Lorsqu'on tourne son regard vers l'intérieur de soi-même, on peut observer sa propre prison. Et puis relâcher, déposer, abandonner, faire un pas de plus dans le vide, là où ce n'est pas raisonnable d'aller...

Le vide, la vacuité, *kū*, les phénomènes, *shiki*.

Les phénomènes sont la cause directe du karma. En effet, tout phénomène naît de l'action et le mouvement procède de *kū*, il en est l'aspect phénoménal. Les phénomènes sont les ombres de la vacuité, de l'esprit originel.

Dans un sermon, maître Ōbaku Kiun dit :

« Les gens n'osent pas oublier leur esprit parce qu'ils ont peur de tomber dans le vide. Il ignorent simplement que ce vide n'est pas un vide. Il n'est rien d'autre que le royaume de l'Absolu et du "véritable". »

Notre nature authentique a depuis des temps sans commencement le même grand âge que le ciel. Elle n'est jamais apparue, elle n'a jamais disparu. Elle n'est jamais souillée ni purifiée. Elle n'est jamais bruyante ni silencieuse. Elle n'est ni jeune ni vieille. La sagesse ne peut la connaître, les mots ne peuvent la saisir.

Les bodhisattvas et les bouddhas la partagent avec tout ce qui grouille. Cette nature authentique est l'Esprit. L'Esprit est Bouddha. Le Bouddha est le Dharma.

Créer ses propres catégories, c'est engendrer l'errance éternelle. Il est impossible de comprendre l'Esprit avec l'esprit, de chercher le Bouddha avec le Bouddha, de saisir le Dharma avec le Dharma. C'est directement que vous y accédez, il suffit pour cela d'une silencieuse coïncidence. »

E. de S.

UN SAINT D'AUTREFOIS

Puisqu'il en était ainsi avec les saints d'autrefois, comment les hommes d'aujourd'hui peuvent-ils se dispenser de négocier la Voie?

Fukanzazengi, Dōgen

Les « saints », ici, sont les sages, les maîtres de la transmission, les patriarches. Ces saints « zen » n'ont pas grand-chose à voir avec les saints de la religion catholique. Dans le bouddhisme, le « saint » peut être un homme vivant. Nous disons que nous sommes tous des saints, ici et maintenant, nous avons tous le satori de bouddha.

Pour maître Dōgen, les « saints d'autrefois » étaient, entre autres, les patriarches Bodhidharma, Enō, Ōbaku, Hyakujō, Rinzai... Dans un passage du *Shōbōgenzō*, Dōgen parle de maîtres qui ont été des fondateurs, des piliers de cet enseignement : « Ōbaku était un ancien bouddha, au-delà du temps, grandement supérieur à Hyakujō et beaucoup plus fin que Basō. Rinzai, en comparaison, était bien falot. »

Généralement, on n'aime pas entendre quelqu'un parler des saints d'autrefois en termes de comparaison, de jugement, de catégorie – surtout quand on apprend, dès les premiers jours de pratique, qu'il ne faut pas comparer, juger, faire des catégories... Je pense que nous pouvons enseigner par tous les moyens. Maître Deshimaru par exemple n'arrêtait pas de nous comparer les uns aux autres. Combien de fois il nous disait : « Vous êtes *number one* (numéro un) ! », tenant le pouce en l'air. Et parfois, le pouce vers le bas : « Nul ! Avant, vous étiez *number one*, maintenant vous ne figurez même plus sur la liste... ! » Maintes personnes de l'extérieur étaient choquées par ce comportement et cette façon d'enseigner. Maître Deshimaru faisait régulièrement paraître dans le *Bulletin zen* une liste d'une cinquantaine de noms, avec tous les changements de « catégories » en cours... Alors, selon les jours, on montait ou descendait dans ce classement. On avait beau faire l'indifférent, dire qu'on était au-delà de ces petites « conneries dignes de l'école maternelle », en fait, on ne l'était pas

du tout... On prenait tout ça très au sérieux. Ceux qui se retrouvaient en bas s'en moquaient et ceux qui se retrouvaient en haut faisaient semblant de s'en moquer, mais à l'intérieur, il en allait différemment. Maître Deshimaru jouait en fait avec l'ignorance humaine et avec cette habitude, que nous avons tous, de sans cesse nous comparer, nous mesurer les uns aux autres, nous classer en catégories.



ŌBAKU
par Reikai Vendetti

Donc, selon maître Dōgen, Ōbaku était « supérieur » à Hyakujō, « plus fin » que Basō et appartenait à une catégorie plus élevée que Rinzai. C'était le saint des saints. Il vivait en pleine époque de répression du bouddhisme par l'empereur. Mais le zen n'était pas particulièrement visé car ces moines ne possédaient rien : ni argent ni temples, mais seulement de vieilles baraques où ils pratiquaient zazen. De toute façon, Ōbaku se moquait bien de la répression.

Le prince Senso pratiquait alors avec Ōbaku. Un jour qu'Ōbaku faisait *sanpai* dans le dojo en direction de la statue de Bouddha, Senso lui demanda :

« Pourquoi te prosternes-tu devant les Trois Trésors ? (Senso était connu pour sa forte croyance dans le non-attache-

ment, fût-ce envers les Trois Trésors.)

Ōbaku le gifle : vlan !

Sur ce, Senso, le visage empourpré, s'écrie d'une voix indignée :

– C'est donc ainsi que se manifeste l'être saint, l'être éveillé ? !

Ōbaku le gifle une deuxième fois : vlan !

– Vraiment, dit Senso, vous êtes un être grossier !

Ōbaku lui flanque une troisième baffe – vlan ! – et lui rétorque :

– Et celle-là, vous la trouvez grossière ou raffinée ? »

Quand on sait qu'Ōbaku mesurait deux fois la taille d'un homme normal, on comprend qu'à chaque gifle, sa main recouvrait entièrement le visage de Senso... En tout cas, grâce à la force de cette ultime gifle, on dit que Senso eut un grand satori.

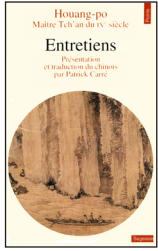
Ōbaku n'était pas, à cette époque, un maître officiel mais seulement *shusso*, c'est-à-dire premier moine du dojo de Hyakujō, et Senso était son condisciple. Ainsi, Ōbaku n'étant pas le maître de Senso et ce dernier n'étant rien moins que le fils de l'empereur de Chine, lui distribuer des gifles n'était vraiment pas un bon moyen de se concilier les faveurs de la hiérarchie – ce qui montre bien qu'Ōbaku n'était pas un moine de dimension ordinaire. Et « saint Ōbaku » qui donne des gifles à Senso pour essayer de l'éveiller, ce n'est pas vraiment un comportement de saint chrétien.

J'aurais pu citer tant d'autres saints de notre tradition zen : Eka qui est devenu boucher, Dōshin qui dormait avec les vaches. Ou encore évoquer Enō, le Sixième patriarche qui déchirait les sutras (il existe un tableau célèbre où on le voit en pleine action) – on ne peut imaginer un saint en train de déchirer la Bible... Aujourd'hui on prendrait ce geste d'Enō pour du vandalisme, même dans le zen. Enō, en déchirant les sutras, nous dit que la vérité ne se trouve pas sur le papier – même s'il est cependant important de comprendre ce qui y est écrit.

Ph. C.

(*Zen simple assise*, Désiris, 2009)

ÉTUDIER ŌBAKU



Houang-po, Entretiens
Présentation et traduction du
chinois par Patrick Carré
Collection Sagesses
Seuil, 1985

Un certain commissaire de l'empereur de Chine, du nom de Pei Sieou et adepte du bouddhisme *chan*, rencontra un jour de l'an 842 le grand maître de méditation du mont Houang-po. Ce commissaire, en plus d'être un adepte du *chan*, était un érudit et un très haut fonctionnaire.

Il nota les paroles du maître dans ses carnets et les publia en deux rouleaux après sa mort : (1) *L'essentiel de la méthode de transmission de l'esprit* et (2) *Le recueil de Wan-ling*.

HAÏKUS D'ÉTÉ



*Fanée
son image encore persiste
la pivoine*

*Le souffle du vent
sans bruit par les blés
jusqu'à l'oreiller*

*Coupant les roses
le bruit des ciseaux
ciel de mai*

*S'entassent les jours
où le soleil s'attarde
comme autrefois est loin*

Buson (1716-1783)

Dans le premier rouleau, il est essentiellement question de «l'esprit un» en tant que réalité absolue; du «non-esprit» en tant que Voie; et de la silencieuse coïncidence, en tant qu'entrée dans la Voie. Le second rouleau se divise en deux parties dont la première est encore de Pei Sieou, et dont la seconde, plus composite, offre l'intérêt de présenter Houang-po dans ses rapports avec d'autres maîtres célèbres du *chan*, ainsi que des *mondō* portant sur des points de pratique précis.

Extrait de la préface de Pei Sieou :

« Il y avait un grand maître de *chan*, appelé Si-yun en religion, qui vivait au pied du Pic des Vautours sur le mont Houang-po, près de Kao-an dans la préfecture de Hong.

Descendant en ligne directe du Sixième patriarche, fils spirituel de Pai-tchang, il était le seul détenteur, par-delà tout texte canonique, du sceau du véhicule suprême.

L'esprit était son unique transmission et il n'avait pas d'autre méthode spirituelle. Cet esprit aussi est de substance vide et toutes les situations où il peut se trouver sont paisibles. Comme la grande roue du soleil qui s'élève dans le ciel, il rejaillit de lumières et sa pureté reste sans taches. Qui l'atteste n'y voit ni ancien ni nouveau, ni profondeur ni superficialité. Qui le prêche ne l'explique pas théoriquement, ne s'instaure pas fondateur d'école spirituelle, n'ouvre point boutique. On y accède directement, mais à la moindre réflexion, on s'en détourne, et c'est ultérieurement qu'on retrouve sa fondamentale bouddhité.

Ainsi, ses paroles étaient simples, ses raisons directes, sa voie abrupte et sa pratique solitaire. Des quatre coins de l'empire les disciples affluèrent au mont, qui à la seule vue du maître s'éveillaient. Un millier de personnes formaient cet auditoire. »

Le grand renoncement consiste à rejeter totalement les notions d'intérieur et d'extérieur, de corps et d'esprit, jusqu'à être comme l'espace vide où il n'y a rien à quoi s'attacher par appropriation. Alors, quand seules existent des réponses à des objets précis dans un certain environnement, l'oubli total du sujet et de l'objet, voilà le grand renoncement.



D'instant en instant, sans opinion sur quelque caractère particulier que ce soit, on ne trouve plus de limites entre le passé, le présent et le futur. Le passé ne s'éloigne pas, le présent n'est pas fixe et le futur n'approche pas. Assis bien droit, paisiblement, on se laisse aller sans retenue : c'est la «libération».



*Quand le fruit est mûr,
L'éveil est parfait ;
Quand la fleur s'épanouit,
L'univers émerge.*

Entretiens

ŌBAKU KIUN

黃
檠
希
運

Ō :
jaune, impérial

Baku :
liège

Ki :
air, souffle

Un :
véhiculer, transporter

« Liège jaune, véhicule du souffle »

Y. B.

Ont collaboré à ce numéro :

Yen Bach Jean-Pierre Romain
Luc Boussard Martine Romain
Philippe Coupey Evelyn de Smedt
Gérard Pilet

Édition juin 2010
Tiré à 600 exemplaires



Parizan Bukko Zenji
fondateur Maître Toisen Deshimaru

DOJO ZEN DE PARIS

175, rue de Tolbiac - 75013 Paris

Tél. : 01 53 80 19 19

www.dojozenparis.com